

CORINNE, CAMILLE ET LA « FEMME ABANDONNÉE »

Naohisa UDA

La lecture de *Béatrix* souffre de sa renommée scandaleuse qui risque de détourner l'attention de sa qualité essentielle. On aurait tort de penser que le roman est né presque au hasard d'une rencontre. Certes, Balzac affirme : « oui Mlle des Touches est George Sand, oui Béatrix est trop bien Mme d'Agoult. [...] sauf quelques variantes, *l'histoire est vraie* »¹⁾. Mais le roman conserve un caractère profondément tragique et les attributs de Camille sont complexes : grande dame, royaliste, artiste. Elle tient un salon à Paris — ce qui la distingue de Sand. En 1836, date où est situé le roman, elle a un âge qui dépasse largement celui de Sand. Le thème de la « femme supérieure » abandonnée, que nous verrons dans le drame de Camille, ne caractérise pas forcément le monde sandien. En quoi diffère-t-elle de son modèle supposé ? Commençons par cette interrogation pour bien saisir le sens de son drame.

La femme abandonnée

C'est Bernard Guyon qui a remarqué le premier les mentions répétées d'*Adolphe* dans le roman.

À Rome, en 1820, Mlle des Touches fut quittée pour une Italienne. Sans ce malheur, peut-être n'eût-elle jamais été célèbre. Napoléon a surnommé l'infortune la sage-femme du génie. Cet événement inspira pour toujours à Mlle des Touches ce mépris de l'humanité qui la rend si forte. Félicité mourut et Camille naquit. [...] Elle raconta sa passion trompée dans un petit roman admirable, un des chefs-d'œuvre de l'époque. Ce livre, d'un dangereux exemple, fut mis à côté d'*Adolphe*, horrible lamentation dont la contrepartie se trouve dans l'œuvre de Camille²⁾.

Ne trouvant pas « ce livre » énigmatique du côté de chez Sand, B. Guyon a écrit : « Balzac croyait-il sincèrement que la femme réelle que dissimulait Camille et dont chacun de ses lecteurs murmurait le nom, avait écrit déjà cette "contrepartie" ? Ne pensait-il pas plutôt qu'un tel livre

restait à écrire? »³⁾ Le modèle sandien ne fausse-t-il pas son interprétation? Car on pense d'habitude à *Corinne* pour ce qui est du livre à mettre à côté d'*Adolphe*⁴⁾. Balzac, dans ses *Lettres sur Paris*, met côte à côte « *Anatole, Adolphe et Corinne* »⁵⁾.

Voyons ce que dit Camille. L'amoureuse de Calyste pense à *Adolphe*, cet « épouvantable dénouement des amours de Mme de Staël et de Benjamin Constant » (p.750). Elle avoue à Béatrix :

Je te l'avoue avec la lâcheté de la passion vraie : me l'arracher, ce serait me tuer. ADOLPHE, cet épouvantable livre de Benjamin Constant, ne nous a dit que les douleurs d'Adolphe, mais celles de la femme? hein! il ne les a pas assez observées pour nous les peindre; et quelle femme oserait les révéler, elles déshonoreraient notre sexe, elles en humilieraient les vertus, elles en étendraient les vices. Ah! si je les mesure par mes craintes, ces souffrances ressemblent à celles de l'Enfer. Mais en cas d'abandon, mon thème est fait (p.773).

Il faut souligner que la sympathie de Balzac va, non pour Adolphe, mais pour la femme qu'il abandonne et que Mme de Staël est une référence répétée pour décrire Camille. « Plus heureuse que Mme de Staël, [Camille] est restée libre et se trouve ainsi plus excusable de sa célébrité »; « [Camille] comprit très bien qu'après Mme de Staël il n'y avait plus de place dans ce siècle pour une Sapho »; « aussi loin du fracas de Mme de Staël que des luttes politiques, [Camille] se moque très bien de Camille Maupin, ce cadet de George Sand qu'elle appelle son frère Caïn » (p.688 et 699). Posons ici une hypothèse : que la rupture récente de Musset et de Sand ait réactivé chez Balzac l'autre rupture de Constant et de Mme de Staël; qu'il ait retrouvé une image de Mme de Staël à travers la personnalité de Sand. Pour terminer, rappelons une mention plus ancienne de Mme de Staël. Balzac avait écrit à la duchesse d'Abrantès : « Il y a deux grandes classes de caractère chez les femmes les Isidora (permettez-moi de prendre ce touchant emblème de la grâce et de la soumission) et les Staël, dont les mâles idées, les conceptions hardies, la force enfin se trouve bizarrement unie à toutes les faiblesses de votre sexe »⁶⁾.

Certes, c'est Sand qui a pu suggérer le sujet des *Galériens ou les amours forcés*. Avant sa rédaction, Balzac a attentivement lu les *Lettres d'un voyageur*⁷⁾. Dans la *Lettre I*, Sand exprime un sentiment de liberté après sa rupture avec Musset, et avoue, dans la *Lettre VI*, sa douleur causée par les « funestes amours » à Venise : « Je suis resté tout ce temps dans une terre étrangère pour mon âme, dans une terre d'exil et de servitude, d'où me voici échappé enfin, tout meurtri, tout abruti par l'esclavage, et traînant encore après moi les débris de la chaîne que j'ai rompue, et qui me coupe encore jusqu'au sang »⁸⁾. Remarquons l'image de la « chaîne ». On est frappé pourtant de la différence entre les paysages intérieurs de Sand et ceux de l'héroïne de Balzac. Chez Sand, la chaîne est rompue pour la liberté. Non chez Camille. La Préface du roman dit : elle est « forcée par une haute raison de renoncer à celui qu'elle aime,

sans renoncer à l'amour, gardant au fond de son cœur un ver qui le rongera » (p.636). Or, la vision balzacienne s'apparente à la vision staëlienne. La souffrance de la femme « supérieure », « parfaite », avec le thème de l'abandon, est une constante dans le monde romanesque de Mme de Staël⁹⁾, comme l'illustre bien Corinne. « Peut-être ne pouvait-elle [Corinne] aimer à ce point que celui qu'elle craignait de perdre. » Elle dit à Oswald : « enchaîne-moi comme une esclave à ta destinée ». Abandonnée, elle est néanmoins très lucide : « Mais je ne suis plus digne de rien, et je passerais pour insensée, si je n'avais pas le triste don d'observer moi-même ma folie »¹⁰⁾. Camille aussi a cette capacité : « Elle souffrait et analysait sa souffrance » (p.710).

La femme abandonnée est une des figures chéries par Balzac. *La Femme abandonnée* fait l'éloge d'« une de ces femmes si rares, toujours victimes de leur propre perfection et de leur inextinguible tendresse, dont la beauté gracieuse est le moindre charme quand elles ont une fois permis l'accès de leur âme »¹¹⁾. Camille relève de ces femmes supérieures abandonnées, et nous touchons là aux phénomènes qu'on peut appeler la « coordination balzacienne »¹²⁾. Mais elle diffère de Mme de Beauséant en un point : l'axe du temps différencie ces deux victimes de l'amour absolu. Au début du drame, Camille est « dans les plus violentes convulsions qui puissent agiter une âme aussi forte que la sienne, en se trouvant la dupe de son esprit, en voyant la vie éclairée trop tard par le soleil de l'amour, brillant comme il brille dans les cœurs à vingt ans » (p.701). Alors que Claire de Beauséant a connu, avant son abandon, un amour complet, Camille est destinée à vivre un amour impossible, menacée par l'approche de la vieillesse.

Voyons la stratégie de Balzac en 1838. Mme de Beauséant, lorsqu'elle a embrassé son dernier amour en 1822, avait « bientôt trente ans »¹³⁾. Dans *Béatrix*, nous sommes en 1836 et Camille a quarante ans. Rose Fortassier a magistralement décrit l'évolution du « Monde »¹⁴⁾. Balzac compose désormais autour de deux coordonnées temporelles (1822 et 1836); il oppose les nouvelles mondaines aux anciennes; il présente ses personnages simultanément dans leur jeunesse et leur vieillesse. Béatrix, vingt-huit ans, s'oppose à Camille, dont on voit le profil à trente ans dans *Un grand homme de province à Paris*. Camille appartient à la génération de Mme de Beauséant, de la duchesse de Langeais, elle ouvre un salon où s'est réfugié « l'esprit français d'autrefois »¹⁵⁾. Mais lui est-il permis d'aimer comme Mme de Beauséant? Non. Claire était une femme « comprise » par son amant : « Elle était donc entendue et comprise, M. de Nueil lui donnait tout naturellement l'occasion de se grandir de sa chute »; « Être si bien obéie dans ses vœux secrets! Où est la femme qui n'eût pas cédé à un tel bonheur? »¹⁶⁾. Constatons que le temps de la « femme de trente ans » est révolu chez Balzac. Jamais femme ne pourra recommencer l'histoire de Claire sans être ridicule. Béatrix « a cru pouvoir obtenir la célébrité de la duchesse de Langeais et de la vicomtesse de Beauséant » (p.827), mais le Monde s'en moque sans pitié. Le point essentiel du drame de Camille est qu'elle vit une forme d'amour tout à fait inconnue.

L'enfance retrouvée

Le roman oppose Guérande aux Touches, la mouche traditionnelle à la « surprenante musique du dix-neuvième siècle », bref, la féodalité à la modernité. Les habitants de Guérande, âmes catholiques, considèrent la femme artiste comme une « sorcière » (p.678). Elle est censée « ensorceler » Calyste, « ce Chérubin », dont la mère pense : « Ces belles joues si pures, où le sang jeune et riche rayonne en mille réseaux, sont donc à une autre femme, maîtresse également de ce front de jeune fille. La passion y amènera mille désordres » (p.677, 731, 681). Mais Camille n'est une tentatrice qu'en apparence et adore, elle aussi, la pureté de Calyste. « Une pureté comme la vôtre est si rare ! Il me semble que pour caresser le duvet satiné de vos joues il faut la main d'une Ève sortie des mains de Dieu » (p.712). Ses paroles impliquent son regret de la pureté perdue parce que la perte de l'innocence est la rançon du succès de l'intellectuelle. Expliquant pourquoi l'amour la fuit, Claude lui dit : « Vous n'avez pas d'enfance au cœur. » Elle s'écrie : « Quel arrêt ! Ne puis-je être femme, suis-je une monstruosité ? » (p.750-751). L'enjeu de la lutte entre Camille et Béatrix, c'est bien la pureté ; aimer, c'est retrouver l'enfance au cœur. Camille se situe à l'intersection de plusieurs axes d'oppositions binaires comme le masculin et le féminin, le féodal et le moderne, mais c'est surtout la dialectique du pur et de l'impur qu'elle est destinée à vivre. Avec cette dialectique, nous entrons au cœur du roman dont le sujet majeur est de voir comment une femme considérée comme un « monstre » peut reconquérir son enfance perdue.

Ici, Balzac se sépare complètement de Sand dont l'imagination a tendance à aspirer à l'Idéal. Les *Lettres d'un voyageur* nous en fournissent un exemple frappant. Dans la *Lettre II*, le voyageur raconte son rêve d'embarquement vers une île merveilleuse et note la mélodie céleste, les « roses bleues », la « neige immaculée »¹⁷⁾. Mais, si Balzac prête ce complexe idéalisant à Honorine¹⁸⁾, il ne l'applique nullement à Camille Maupin. L'ambiance qui l'entoure aux Touches est mortellement solitaire. Les vapeurs salines pénètrent dans le littoral breton. Béatrix et Conti, qui viennent à Guérande en bateau, incarnent, non pas l'Idéal, mais la boue parisienne, l'impureté, et Camille est leur semblable. Son drame est annoncé par une musique navrante sur le piano. « Rien de plus mystérieusement mélancolique que l'improvisation de Camille : vous eussiez dit d'une âme criant quelque *De profundis* à Dieu du fond de la tombe » ; « Camille avait étendu, varié, modifié l'introduction à la cavatine de *Grâce pour toi, grâce pour moi*, qui est presque tout le quatrième acte de *Robert le Diable* » (p.708). Si Camille demande la grâce, c'est qu'elle se sait fatalement impure.

Elle rêve un moment à l'amour mystique bien défini par Claude Vignon comme suit : « Vous le voyez [l'amour] tel que l'a créé le christianisme : un royaume idéal, plein de sentiments nobles, de grandes petites, de poésies, de sensations spirituelles, de dévouements, de fleurs morales, d'harmonies enchanteresses, et situé bien au-dessus des grossièretés vulgaires, mais où vont deux créatures réunies en un ange, enlevées par les ailes du plaisir » (p.751). Mais

il lui dit que cet amour ne lui est plus possible. Alors elle « conçoit la beauté, la grandeur d'un amour sans espoir » (p.753). Elle dit à Béatrix : « Si Claude Vignon m'a brutalement jetée dans l'abîme, moi, qui m'étais élevée jusque dans un lieu que je croyais inaccessible, je cueillerai du moins toutes les fleurs pâles, étiolées, mais délicieuses qui croissent au fond des précipices » (p.773). Ces « fleurs pâles » ne sont pas les « roses bleues » sandiennes. L'amour de Camille est paradoxal, aussi pur qu'impur; impur parce qu'elle tente de jeter Béatrix dans les bras de Calyste par une tromperie odieuse; mais pur parce qu'elle exprime par là son « abnégation ». « La vérité du rôle horrible et sublime joué par Camille est une de ces infâmes grandeurs que les femmes n'admettent qu'à la dernière extrémité. Là se brisent leurs cœurs, là cessent leurs sentiments de femmes, là commence pour elles une abnégation qui les plonge dans l'enfer, ou qui les mène au ciel » (p.779). Ainsi se dévoile l'axe spirituel dans le roman.

Comme Mme de Staël, Balzac décrit le paysage pour exprimer une « réalité intérieure »¹⁹. Julien Gracq dit que « Balzac nous maintient dans le climat torride, dans l'air d'une pureté salée »²⁰. On voit au moment décisif du drame la narration s'interrompre pour décrire le littoral breton.

On arrivait à la fin du mois d'août, le ciel était d'une pureté magnifique. À l'horizon, l'Océan avait, comme dans les mers méridionales, une teinte d'argent en fusion, et près du rivage papillotaient de petites vagues. Une espèce de fumée brillante produite par les rayons du soleil qui tombaient d'aplomb sur les sables y produisait une atmosphère au moins égale à celle des tropiques. Aussi le sel fleurissait-il en petits ceilletons blancs à la surface des mares (p.803).

Les rayons solaires et le sel cristallisé par ce que le narrateur appelle « l'alchimie naturelle » préfigurent le drame qui va bientôt se produire chez Camille. Le sel est comme des « fleurs qui croissent au fond des précipices », un symbole, non de pureté, mais de purification. Il s'accompagne d'un autre symbole. Aux rochers, Camille reçoit la révélation de sa vocation en savourant des pastilles à la fraise. « Elle ne put s'empêcher de remarquer que les fraises, qui n'existaient plus, revivaient cependant dans leurs qualités. Elle conclut de là qu'il en pouvait être ainsi de nous. » Elle sent « mourir la femme en elle et se dégager la noble et angélique créature voilée jusqu'alors par la chair ». Elle écrit à Calyste avant d'entrer au couvent : « Calyste, le monde sans vous n'était plus rien pour moi, vous m'en avez fait la plus affreuse des solitudes. » Et de constater : « Je suis aujourd'hui ce que j'aurais dû être, un enfant plein d'innocence. Oui, j'ai lavé ma robe dans les pleurs du repentir, et je puis arriver aux autels présentée par un ange, par mon bien-aimé Calyste ! » (p.841). La présence de l'enfance dans la grande dame, c'est l'ultime image de Camille. Elle devient ce qui paraissait impossible aux yeux de Claude, une fille humble, humiliée, abandonnée à la Providence. Mais tout est double. Béatrix est l'envers de Camille. Au Croisic, le fait que Calyste ait tenté de la jeter à la mer décide du destin de Calyste qui est éternellement enchaîné à elle. Cet amour fou offre un

moment à Béatrix l'occasion de se purifier. « Je viens d'être petite fille, enfant, telle que j'étais à quatorze ou seize ans, et alors digne de vous. L'amour que j'ai eu le bonheur de vous inspirer m'a relevée à mes propres yeux » (p.819). Mais elle « immole » ce trésor et quitte les Touches avec Conti.

On peut trouver dans l'itinéraire de Camille des points communs à celui de Corinne. L'ultime lettre de Corinne à Oswald est comparable à celle de Camille à Calyste : « Que serais-je devenue sans le secours céleste? il n'y a rien dans ce monde qui ne fût empoisonné par votre souvenir. Un seul asile me restait au fond de l'âme, Dieu m'y a reçue. [...] Se rendre digne de l'immortalité est, je me plais à le croire, le seul but de l'existence. Bonheur, souffrance, tout est moyen pour ce but; et vous avez été choisi pour déraciner ma vie de la terre : j'y tenais par un lien trop fort »²¹⁾.

*
* *

Balzac puise certains éléments dans ses lectures. Mme de Staël exerce une influence, directe ou indirecte, sur la conception balzacienne de l'amour; Corinne confond dans son enthousiasme, « la poésie, l'amour, la religion »²²⁾, et c'est une idée chère à Balzac. Elle lui enseigne aussi la notion de résignation. Le plus grand apport staëlien semble pourtant être le type littéraire de la femme abandonnée. Il se lie étroitement aux idées de nostalgie, de regret, de sacrifice. Il fait naître même un sentiment religieux. L'amour, la nostalgie, la religion sont parmi les thèmes les plus importants du romantisme français. Ils constituent une part considérable du monde de Balzac. La femme abandonnée est une figure si sacrée que la tragédie en Camille s'élève à une hauteur classique. L'énergie de Camille est qu'elle a pu incarner la figure avec l'intelligence de sa chute. Cette lucidité qui nous charme chez elle est encore un héritage de Mme de Staël.

Notes

- 1) *Lettres à Mme Hanska*, Laffont, « Bouquins », 1990, t.I, p.502; février 1840.
- 2) *Béatrix*, in *La Comédie humaine*, Gallimard, « Biblio. de la Pléiade », 1976, t.II, p.698 et 699.
C'est notre édition de référence. Désormais seules les pages en seront notées dans le texte.
- 3) « *Adolphe*, *Béatrix* et *La Muse du département* », *L'Année balzacienne* 1963, p.158.
- 4) Cf. S. Balayé, *Madame de Staël : lumières et liberté*, Krincksieck, 1979, p.150.
- 5) *Œuvres diverses*, Gallimard, « Biblio. de la Pléiade », 1996, t.II, p.935.
- 6) *Corr. I*, Garnier, 1960, p.263; 1825(?).
- 7) *Lettres à Mme Hanska*, t.I, p.462; 8 août 1838.
- 8) Sand, *Lettres d'un voyageur*, in *Œuvres autobiographiques*, Gallimard, « Biblio. de la Pléiade », 1983, t.II, p.792.

- 9) Cf. S. Balayé, *op. cit.*, p.135. Cf. aussi A. Michel, *Le Mariage et l'amour dans l'œuvre romanesque d'Honoré de Balzac*, Champion, 1976, t.II, p.1153 et 1183-1185.
- 10) *Corinne*, Gallimard, « Folio », 1985, VIII-4, p.229; XV-5, p.413; et XVII-2, p.477.
- 11) *La Femme abandonnée*, Pl., t.II, p.481.
- 12) M. Ambrière, *Au Soleil du Romantisme*, PUF, 1998, p.369sq.
- 13) *La Femme abandonnée*, Pl., t.II, p.464 et 489.
- 14) R. Fortassier, *Les Mondains de "La Comédie humaine"*, Krincksieck, 1974, p.130-132.
- 15) *Autre étude de femme*, Pl., t.III, p.674.
- 16) *La Femme abandonnée*, Pl., t.II, p.482 et 491.
- 17) Sand, *op. cit.*, p.679-682, p.739-740.
- 18) Cf. *Honorine*, Pl., t.II, p.594. Maurice, amoureux d'Honorine, dit chercher « le dahlia bleu, la rose bleue » (p.565).
- 19) B. Didier, *L'Écriture-femme*, PUF, 1981, p.115.
- 20) Préface(1951), dans *Béatrix*, GF, 1979, p.25.
- 21) *Corinne*, XX-3, p.571.
- 22) *Ibid.*, VII-3, p.193. Cf. A. Michel, « Aspects "mystiques" des romans de jeunesse », *L'Année balzacienne* 1966, p.29sq.